

Joseph FOLLIET

(1965)

“Le monde ouvrier et la culture.”

Un document produit en version numérique par Diane Brunet, bénévole,
Diane Brunet, bénévole, guide, Musée de La Pulperie, Chicoutimi
Courriel: Brunet_diane@hotmail.com
[Page web](#) dans Les Classiques des sciences sociales

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par mon épouse, Diane Brunet, bénévole, guide retraitée du Musée de la Pulperie de Chicoutimi à partir de :

Joseph Folliet

“Le monde ouvrier et la culture.”

Un article publié dans **L'ÉTUDE DE LA SOCIÉTÉ**, Section 7: “*Le monde du travail*”, pp. 283-288. Textes recueillis et présentés par Jean-Paul Montminy. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1965, 517 pp.

[Autorisation formelle accordée le 4 mai 2010, par le directeur général des Presses de l'Université Laval, M. Denis DION, de diffuser ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : denis.dion@pul.ulaval.ca

PUL : <http://www.pulaval.com/>

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5” x 11”.

Édition numérique réalisée le 10 octobre 2013 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



REMERCIEMENTS



Nous sommes infiniment reconnaissants à la direction des **Presses de l'Université Laval**, notamment à M. **Denis DION**, directeur général, pour la confiance qu'on nous accorde en nous autorisant le 4 mai 2010 la diffusion de ce livre, **L'ÉTUDE DE LA SOCIÉTÉ**, dans Les Classiques des sciences sociales.



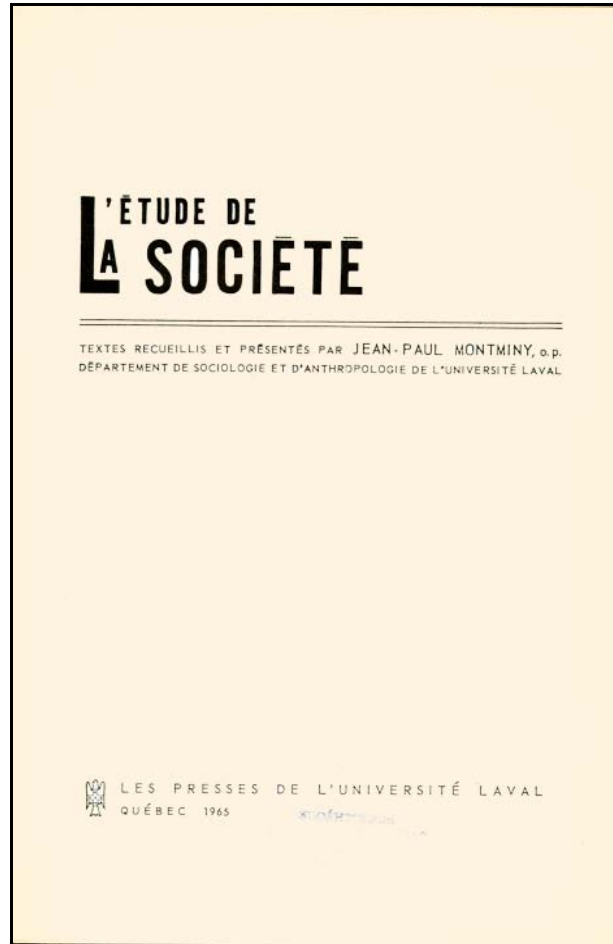
Courriel : denis.dion@pul.ulaval.ca

PUL : <http://www.pulaval.com/>

Jean-Marie Tremblay,
Sociologue,
Fondateur, Les Classiques des sciences sociales.
7 octobre 2013.

Joseph Folliet

“Le monde ouvrier et la culture.”



Un article publié dans **L'ÉTUDE DE LA SOCIÉTÉ**, Section 7: “*Le monde du travail*”, pp. 283-288. Textes recueillis et présentés par Jean-Paul Montminy. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1965, 517 pp.

[283]

Joseph Folliet

“Le monde ouvrier et la culture.”¹

Un article publié dans **L'ÉTUDE DE LA SOCIÉTÉ**, Section 7: “*Le monde du travail*”, pp. 283-288. Textes recueillis et présentés par Jean-Paul Montminy. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1965, 517 pp.

Pas de culture proprement humaine, pas d'humanisme véritable sans une connaissance effective des réalités sociales, laquelle ne s'obtient que par et dans l'action, telle est notre thèse initiale.

Qu'est-ce donc que la culture ?... Il importe d'extirper quelques fausses notions, trop répandues, afin de parvenir à l'essentiel.

La culture est-ce la connaissance, le savoir ou comme le dit le populaire, l'instruction ? Oui, d'une certaine manière, mais quelque chose de plus et de mieux. La confusion de la culture avec la somme des connaissances marque le primaire, ébloui par ses premiers contacts avec l'instruction, enorgueilli par une science de manuels et d'encyclopédies. La réalité dissipe cette illusion, car elle exhibe des érudits incultes et des spécialistes ignares en dehors de leur spécialité. Un phonographe, même pourvu d'une copieuse discothèque, n'est pas cultivé. La culture ne consiste pas à ingérer des manuels, mais à les dominer, ni à s'assimiler un dictionnaire, mais à l'utiliser, ni à thésauriser des notions, mais à les ordonner et à les juger. Si les Muses, déesses de la culture, sont filles de Mémoire, elles se distinguent de leur mère. Pas de culture sans connaissances, mais celles-ci ne la font pas.

¹ Joseph FOLLIET, "Le monde ouvrier et la culture", in *A toi Caliban. Le peuple et la culture*, Lyon, Les Editions de la Chronique sociale de France, (Coll. *Savoir pour agir*), 1956, p. 18-28.

La culture serait donc un raffinement de l'esprit, une perfection de l'intellect, je ne sais quel velouté de l'entendement, analogue à la poussière colorée qui revêt le gain de raison ou diapre l'aile du papillon ?... Oui encore, mais toujours quelque chose de mieux. Un certain raffinement peut être le type même de la fausse culture, de la culture anémiée et déformée qui se prend pour une fin. Ni l'alexandrinisme, ni le byzantisme, ni le mandarinat, si raffinés qu'ils paraissent et qu'ils soient, ne forment des cultures vraiment humaines ; sclérosés, paralysés par les exigences mêmes de leur perfection, ils constituent des phénomènes de vieillissement qui annoncent la mort d'une culture historique. Le [284] poète alexandrin, emmuré dans l'hermétisme, n'est pas un homme cultivé, mais ainsi que le dit rudement Malherbe, un "regratteur de mots et de syllabes". Pas de culture sans raffinement ni recherche d'une perfection ; ni l'un ni l'autre pourtant ne font la culture.

On en vient à cette vérité exprimée, un jour, sous forme paradoxale, par M. Edouard Herriot ; la culture, c'est ce qui reste dans l'esprit quand on a tout oublié. De façon moins piquante et plus technique, la culture est un habitus, d'après le vocabulaire des anciens, une disposition permanente, pour une part innée, pour une majeure part acquise, de l'intelligence, devenue apte à savoir toujours plus et surtout à comprendre toujours mieux, disposée au perpétuel étonnement, origine de la recherche, trouvant en elle de constantes facultés d'admiration, ce qui lui permet de se mettre de plain-pied avec les plus grands génies, puisque, comme l'écrit magnifiquement Ernest Hello, admirer, c'est égaler. Un raffinement de la sensibilité, capable de toujours mieux saisir et d'apprécier avec une délectation toujours plus aiguë toutes choses et toutes formes de beauté, qu'il s'agisse de beauté naturelle ou artificielle, de beauté sensible ou morale. Enfin, un élan de la volonté vers le vrai, le bien et le beau. Les Grecs ne se trompaient pas, pour qui un homme cultivé devait être beau et bon, ni les Français de l'ère classique, qui l'appelaient un honnête homme, ni les Anglais du siècle dernier, qui ne concevaient pas qu'un "scholar" ne fût point, en même temps, un "gentleman".

La culture permet à l'homme de se comprendre, de comprendre son temps et le monde. Elle met de l'ordre dans ces trois chaos que sont, à première vue, une personne, une époque et l'univers. Y mettant de l'ordre, elle y introduit de la clarté, les faits transparents les uns aux

autres. Non seulement, elle y met de l'ordre, mais elle les met en ordre, par l'œuvre commune de la raison et de la volonté, aboutissant à l'action. Elle les situe réciproquement, par un ensemble de critères. Elle situe la personne dans le monde et dans l'histoire. Elle la relie donc aux autres personnes, à l'histoire et au monde. Elle est lien et communion. Elle est Minerve, déesse des vastes desseins raisonnés, raison active et créatrice, protégée par la cuirasse et armée de la lance.

Ainsi envisagée, la culture apparaît comme un style de vie et un art de vivre, aux manifestations variées comme la vie même. L'ampleur et la richesse d'une culture se traduisent par la variété des manifestations et sa profondeur par leur intensité.

Savoir apprécier tour à tour un paysage et un tableau, une fresque de maître et une image d'Epinal, une symphonie et une mélodie populaire, une poésie et un raisonnement sans défaut, un grand cru et un petit vin de pays, une forte pensée et un beau geste, c'est le fait de l'homme vraiment cultivé, à qui rien d'humain ne demeure indifférent, du véritable humaniste, qui ne résume pas la [285] culture dans les seules "*humaniores litterae*". "La culture s'exprime par le jugement et le goût. Le jugement reconnaît sans effort le sophisme, le truisme, le paradoxe ; la différence entre le bon sens et la culture, c'est que l'homme sensé flaire la fausseté d'un raisonnement, tandis que l'homme cultivé sait pourquoi ce raisonnement est faux. Le goût permet d'apprécier avec rapidité et sûreté la valeur esthétique des objets ; que le classicisme français ait abusé du goût, qu'il en ait fait le "bon goût" étroit et mondain des salons, ce n'est point une raison pour y renoncer.

Pour être humaine, une telle culture portera sur le tout de l'homme. Or, l'homme est un être social, qui vit dans la compagnie de ses semblables, recherchant avec eux de mêmes biens communs, et dont l'activité politique, avec tout ce que ce mot comporte de nécessité et de liberté, le spécifie entre les vivants, ainsi que l'avait bien vu Aristote. Il n'est donc point de culture humaine sans connaissance du social, connaissance abstraite des faits sociaux et des principes qui président aux rapports des hommes en société, mais aussi connaissance concrète, vivante des phénomènes sociaux, tels qu'ils évoluent avec nous et que nous évoluons avec eux, tels qu'ils posent les conditions où les principes peuvent et doivent s'appliquer. Ces connaissances ne s'acquièrent point simplement dans les livres, par l'étude et la réflexion ; il y faut la vie, le contact avec la vie, l'expérimentation dans la vie, bref

l'action. Elles relèvent de la connaturalité, de la connaissance "*per modum naturae*", dont parlait saint Thomas d'Aquin et par laquelle on connaît l'œuvre mieux encore par la pratique, par la vie que par l'étude abstraite et conceptuelle. Une culture humaine exige l'action sociale, seule introduction à la connaissance complète des faits sociaux.

Et d'autant plus que l'homme, esprit incarné, est un être historique. Toute culture suppose la connaissance du temps, de la durée, de cette collective qui s'appelle histoire. L'histoire ne regarde pas simplement le passé ; notre temps aussi est de l'histoire, une histoire que nous n'avons pas le droit de nous borner à considérer, mais à laquelle nous participons et que nous faisons. Comment saurons-nous l'histoire de notre temps si nous n'y prenons une part active, selon nos possibilités ?... La culture humaine enrichit, certes, l'*homo sapiens*, mais aussi l'*homo faber*, l'*homo faciens*, et *agens*. Elle vient, pour une part, de l'action, et elle y reconduit.

Car elle est qualification de l'homme engagé, qui répond à sa vocation, et, du même coup, assume ses responsabilités devant lui-même et devant Dieu. Son engagement est social : sociales ses responsabilités. Une fois de plus la culture débouche sur l'action.

Tout bien considéré, nous pouvons conclure : pas de culture humaine sans connaissances sociales ; pas de connaissances sociales sans "praxis", comme disent les Allemands, sans pratique sociale ; pas de pratique sociale, sans action sociale.

[286]

Nous voilà fondés à repousser dans les ténèbres extérieures quelques types de fausse culture. Le mandarin de lettres, d'arts ou de sciences, calfeutré dans l'égoïste confort de sa Tour d'ivoire, refuse de prendre parti dans le combat social, sous prétexte de garder son indépendance et d'assurer la paix à la maturation de son œuvre intellectuelle ; il ne comprend pas que, s'abstenir, c'est, en fait, opter pour l'état présent et perpétuer les injustices de l'heure ; sa culture n'est point humaine - ce qui ne signifie pas, d'ailleurs, qu'il faille, à l'extrême inverse, courir à l'embrigadement et marcher au pas sous couleur de littérature ou d'art engagés. Le "clerc", qui ne se désintéresse pas du monde, mais se borne à le contempler comme un spectateur ou à rappeler des principes intemporels sans souci de leur application, trahit, lui aussi, la culture humaine ; il n'est point tant un clerc qu'un

bonze ou qu'un yogi - le "yogi" engageant avec le "commissaire" un dialogue de sourds, où le "zéro" et "l'infini" n'arriveront jamais à la conciliation. Et je ne parle, bien entendu, ni de "l'éminent spécialiste", ni de la "bête à concours", collectionneuse de peaux d'âne, ni du lecteur de digestes que notre siècle produit en série. Ceux-là restent en dehors de la culture, même tronquée et mutilée, barbares frottés de notions comme les vieux Germains de beurre rance.

*Dans presque tout problème social,
il y a une question de culture.*

Si la culture implique le social, celui-ci, à son tour, met en jeu la culture.

On croit souvent que la question sociale est, avant tout, de billets et de bifteck. Loin de moi de nier l'importance de la faim et de la misère. Mais l'homme n'est pas qu'un ventre ; il a un cerveau et un cœur ; il ne vit pas seulement de pain, mais de vérité et de beauté.

On s'approche du centre du problème lorsqu'on voit, dans la question sociale, une question de prestige et de dignité. Ce que Lyautey disait du problème colonial, qu'il est une question d'égards, s'applique aux rapports des classes et des professions comme à ceux des nations et des races. Il n'est pas indifférent de se rappeler que l'un des principaux résultats psychologiques de la Révolution française fut que tout Français a le droit de s'entendre appeler Monsieur et toute Française Madame. Mais qu'est-ce qui crée, entre les hommes, dans un même groupe national, les différences de prestige. Les supériorités et les infériorités avec les complexes, les susceptibilités et les ressentiments qu'elles déterminent, sinon, pour une large part, les niveaux de culture ? A sa façon de parler, de choisir les mots, d'accentuer les phrases, on reconnaît le rang social d'un individu. Bernard Shaw l'a mis en scène dans Pygmalion.

En contre-épreuve, la participation d'un peuple entier à la même culture, l'unité de culture fournissent un signe certain de stabilité sociale. Les Athéniens qui, au temps de Périclès, admiraient les mêmes temples et les mêmes [287] statues, applaudissaient les mêmes tragédies ou les mêmes comédies, formaient vraiment un peuple, depuis les

aristocrates de la culture jusqu'aux artisans et peut-être aux esclaves. Dans la France du Moyen Age, un même courant d'unité culturelle traverse à la fois la Somme, cathédrale de pensées, la Cathédrale, somme de prières, et les *Specula Mundi*, intermédiaires entre les Sommes et les Cathédrales, dont Emile Mâle a montré l'influence directe sur l'art religieux.

Au cœur des aspirations ouvrières, gisent une constatation douloureuse et une revendication qui en résulte. Confusément, mais fortement et même s'il leur arrive de confondre la culture avec l'instruction, les ouvriers constatent l'inexistence de la culture dans les masses prolétariennes, l'insuffisance de la culture dans les élites ouvrières. Ils en souffrent, en éprouvent de l'humiliation ; ils revendiquent leur part au banquet de l'esprit. Dans le mélange d'envie et d'admiration un peu naïve qu'ils ressentent pour l'intellectuel, quand il leur apparaît, par exemple, avec l'omniscience facile de l'instituteur primaire ou la faconde copieuse de l'avocat "qui parle bien", même dans le mépris qu'il leur arrive d'affecter, avec un peu trop d'ostentation pour qu'on y puisse croire, à l'encontre de ces gens qui ne savent pas se servir de leurs mains, et qui manquent de muscles, on peut lire la peine, le ressentiment et le désir. Rien de plus émouvant que la recherche de la culture par les autodidactes grands lecteurs ou par les élites qui fréquentent les cours du soir et les sessions des Universités ouvrières, si ce n'est l'admirable réussite de culture humaine qui, à force de travail, couronne parfois ces recherches. Jean Guéhenno, fils de cordonnier, dans *Caliban parle*, Robert Garric, fondateur des Equipes sociales, dans son Belleville, ont exprimé avec bonheur ces aspirations et ces tentatives ouvrières, encore qu'ils aient peut-être, en excellents universitaires qu'ils sont, confondu un peu la culture tout court avec celle de l'agrégé de lettres.

Passant de la ville aux campagnes, nous retrouvons la culture au fond des problèmes paysans. Il existait jadis une culture paysanne, par certains côtés vraiment humaine, et qui se rattachait à ce que les spécialistes du folklore, un Varagnac, par exemple, appellent la civilisation traditionnelle. C'est le mérite d'Henri Pourrat que d'avoir rappelé l'existence de la culture paysanne et de lui avoir rendu vie dans son épopée auvergnate, Gaspard, des Montagnes. Cette culture valait ce qu'elle valait ; ce n'était pas rien. Le passage d'un monde rural et paysan à un monde urbain et industriel l'a progressivement détruite en

la remplaçant par une instruction élémentaire. L'absence de culture véritable, c'est une des raisons profondes du "complexe d'infériorité" dont souffre la paysannerie. La J.A.C. l'a compris intelligemment, lorsqu'elle s'est proposé et qu'elle a entrepris, non pas de restaurer l'ancienne culture morte, devenue objet de musée, mais d'offrir aux jeunes paysans les moyens d'un nouvel humanisme rural.

Devant le bourgeois, le sentiment qu'ils éprouvent de leur insuffisance culturelle désarme également le paysan et l'ouvrier ; faute de pouvoir s'exprimer, [288] ils se réfugient dans un mutisme douloureux ou ils enflent la voix, proférant des gros mots, cognant du poing sur la table. Dans tous les cas, le bourgeois marque des points. Ce n'est pas à dire que le problème de la culture ne se pose point à lui, à la fois en tant que personne et que membre d'une catégorie sociale, D'une part, la culture bourgeoise qui, trois siècles durant, s'est pratiquement confondue avec la culture occidentale, tend aujourd'hui à se dévaluer et à se matérialiser, dans la mesure où elle devient un signe de distinction sociale, un titre à situation lucrative, un moyen de richesse et de puissance. D'autre part, le jeune bourgeois formé par la culture classique, éprouve l'impression qu'elle est à la fois utilitaire et inutile, en tout cas désuète, qu'elle le désaxe par rapport à la masse de ses contemporains, que la culture dite générale devient une sorte de spécialisation parmi d'autres, qu'au lieu de l'intégrer à la communauté nationale, elle l'en isole et qu'au lieu de l'unir aux hommes, ses frères, elle le sépare d'eux.

De fait, l'un des problèmes les plus difficiles de notre temps, c'est la constitution d'une nouvelle culture humaine, qui soit autre chose qu'une instruction ou qu'un agglomérat de spécialisations tant bien que mai jointes, qui conserve les acquêts du passé, mais réponde aux besoins du présent et se tourne vers l'avenir, qui, enracinée dans les traditions nationales et assurant la communion de peuples entiers, toutes classes comprises, ait cependant une valeur universelle pour la communauté humaine, brusquement soudée par le rapetissement de la planète.

Dans le domaine de la justice sociale comme dans celui de la paix internationale, aucune solution n'est possible qui fasse fi de la culture ou la traite par omission prudente, aucune action qui ne tienne compte de la culture au départ, en chemin et à l'arrivée.

* * *

La conclusion s'impose : la générosité culturelle. Elle est une des premières formes à la fois les plus permanentes et les plus actuelles de la charité. Quiconque a le bonheur d'accéder à la culture doit partager ce bien de l'esprit avec tous ses frères et d'autant plus que le partage ne le diminue pas, mais l'accroît sans cesse et que, plus la culture s'ouvre pour se diffuser, plus elle est humaine. Si, devant Dieu, seul propriétaire au sens plein du mot, nous ne sommes que les intendants de nos richesses matérielles, à plus forte raison de nos richesses spirituelles. "Des petits demandent du pain". Aurons-nous le cœur de leur donner des pierres ? Des foules demandent la participation à la culture humaine. En ferons-nous un privilège de sorciers, destiné à consolider la situation d'une classe ou d'un peuple ?

Fin du texte